

Leigh Brackett

STARK

et les Rois des étoiles

Ray Bradbury & Edmond Hamilton



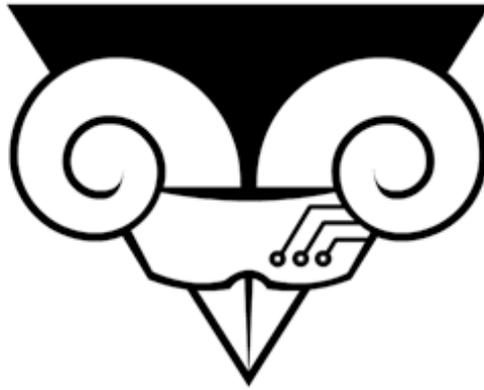
Leigh Brackett
Edmond Hamilton & Ray Bradbury

Stark et les rois des étoiles



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béalial'

Ouvrage composé par Pierre-Paul Durastanti

Titres originaux : *Story-Teller of Many World* (par Edmond Hamilton),
Lorelei of the Red Mist (avec Ray Bradbury), *Enchantress of Venus*, *Stark and the
Stark Kings*, *The Ginger Star*, *The Reavers of Skaith*, *The Hounds of Skaith*

© 1977, 1946, 1959, 2005, 1974 & 1976 by Leigh Brackett & Edmond
Hamilton

Romans et nouvelles traduits de l'anglais (Etats-Unis) par Mary Rosenthal, à
l'exception de *Story-Teller of Many Worlds*, traduit par Brian Hester et *Stark and the
Stark Kings*, traduit par Pierre-Paul Durastanti.

Traductions françaises revues et complétées par Pierre-Paul Durastanti et Olivier
Girard.

ISBN : 978-2-84344-606-1

Parution : mars 2014

Version : 1.0 — 11/03/2014

© 2014, Le Béalial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2014, Elian Black'Mor

Illustrations page intérieures © Philippe Caza, que l'éditeur remercie ici
pour sa précieuse collaboration.

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

Les éditions du Béalial', malgré leurs recherches, n'ont pas pu retrouver
certains traducteurs ou ayant-droit du présent ouvrage. Les droits d'auteur qui
leur sont dûs sont tenus à leur disposition.

Avant-propos

par Pierre-Paul Durastanti

Durant près de quarante ans, Leigh Brackett (1915-1978) a donné ses lettres de noblesse à l'aventure, non seulement dans le cadre d'une science-fiction volontiers exotique, mais aussi comme auteure de polars, de westerns, et de scénarios dans ces trois genres. L'article qui suit cette courte introduction, signé Edmond Hamilton, son mari pendant trente ans, récapitule cette carrière et offre un portrait affectueux de ce « garçon manqué ».

Ce fort volume réunit l'ensemble des récits non-martiens consacrés par Brackett à son héros fétiche Eric John Stark, qui l'a lui aussi accompagnée durant trois décennies. Écrire, c'est tricher un peu : le sommaire inclut un texte de Stark qui débute sur Mars (mais se déroule ailleurs pour l'essentiel), et un autre met en scène Hugh Starke, un protagoniste qu'on considérera soit comme une première version du héros trois ans avant l'apparition initiale de celui-ci, soit comme un cousin lointain, ce qui expliquerait la variante orthographique.

On notera aussi la présence exceptionnelle, à tous les sens du terme, de deux co-auteurs. Le premier, Ray Bradbury, a été appelé en renfort quand Brackett, son amie qui lui avait servi de mentor et de tutrice, s'est trouvée dans l'incapacité, à cause de son embauche par Howard Hawks pour travailler sur le film *Le Grand sommeil*, d'après le livre de Chandler, de finir dans les temps un court roman pour *Planet Stories*, « Lorelei de la Brume rouge ». « *Il n'avait que mes pages pour se guider. En ce temps-là, je*

n'effectuais jamais de plan préalable (ce qu'il m'est souvent arrivé de regretter) et je n'avais pas la moindre idée de la direction dans laquelle l'histoire évoluerait. Il s'en est donc emparé et l'a terminée tout seul comme un grand. Je n'en ai pas lu une ligne avant qu'il ne me la rende achevée et je n'en ai pas changé un mot ensuite. Je reste convaincue qu'il s'est mieux tiré de la seconde moitié que je n'y serais parvenue. Sa contribution commence par la phrase : Il vit le troupeau, gardé par d'autres chiens dorés.¹ »

Quant à la collaboration Brackett-Hamilton, « Stark et les Rois des étoiles », jusqu'ici inédite en langue française, elle est longtemps restée mythique. Réalisée au début des années soixante-dix pour l'anthologie *The Last Dangerous Visions* que projetait Harlan Ellison et qui n'a à ce jour toujours pas paru, elle constitue, comme le rappelle le couple dans sa courte introduction, leur seule collaboration *authentique*. Ainsi que tous deux l'ont reconnu plus tard, c'est Hamilton qui s'est chargé en 1964, et sous couvert d'anonymat, de rallonger pour Ace Books les aventures d'Eric John Stark sur la Planète rouge, *Le Secret de Sinharat* et *Le Peuple du Talisman* (romans figurant dans *Le Grand livre de Mars*, le précédent omnibus de Brackett réuni par nos soins²), à partir de deux longs récits antérieurs de son épouse.

On terminera le tour d'horizon des premiers textes à ce sommaire par « Magicienne de Vénus », qui nous propose un cadre saisissant dont l'auteure a également beaucoup usé mais que les éditeurs français ont, pour l'heure, moins mis en valeur.

Il reste que le plat principal de ce gros bouquin, après ces divers hors d'œuvre et entrées, c'est la trilogie de Skaith, qui a marqué, à partir de 1974, le dernier regain d'activité de Brackett dans nos genres. Toujours chatoyante, mais plus crépusculaire, située dans un système solaire lointain du fait de l'invalidation des Mercure, Vénus et Mars de la SF de papa (et de maman) après l'exploration de ces planètes par des sondes terriennes, elle constitue un véritable testament littéraire. Allons, en voyage : l'Étoile Rousse nous attend.

¹ « Introduction » (p. 7), in *The Best of Planet Stories*, anthologie réunie par Leigh Brackett, Ballantine Books, janvier 1975.

² *Le Grand livre de Mars*, édition sdu Béliat', mai 2008, omnibus réunissant *L'épée de Rhiannon*, *Le Secret de Sinharat*, *Le Peuple du talisman*, et le recueil *Les Terriens arrivent*. (Les notes sont des correcteurs.)

Une jeune femme bronzée

par Edmond Hamilton

Il y a pas mal d'années, l'auteure de ce volume était une petite fille bronzée, fine, musclée, qui arpentait la plage californienne devant la maison de son grand-père en jouant au pirate. Si j'en crois sa famille, c'était un garçon manqué, un vrai casse-cou. Un jour, toutefois, une découverte l'a transportée vers de lointains royaumes beaucoup plus fascinants que les rivages de la baie de Santa Monica ou les pirates imaginaires.

Cet événement, c'était un cadeau, un livre choisi au hasard : *Les Dieux de Mars*, d'Edgar Rice Burroughs. Dans ce classique de l'aventure sur une planète hantée à l'agonie, Leigh a trouvé la source de nouveaux rêves bien plus vastes. Des années après, il inspirerait un Mars haut en couleur — ses cités dépravées des Bas-Canaux, ses nomades du désert, ses secrets perdus... un univers antique de magie et de mystère.

Après les premiers récits martiens, Leigh a créé Vénus, sa planète à elle, riche de splendeurs comme les monts des Nuages blancs et l'océan des Opales matinales. Bientôt elle écrivait des aventures à profusion et décrivait des mondes fictifs entiers.

Ici, je me permets une note personnelle. J'ai connu et fréquenté Leigh durant les étés 1940 et 41, que j'ai passés en Californie. De retour en Pennsylvanie, j'ai lu ses premières nouvelles publiées, des récits d'action à mon sens aussi bons que truculents.

Deux ans plus tard, découvrant en revue « *The Jewel of Bas* », son plus long texte de l'époque, j'ai vraiment pris conscience de son talent. Il s'agissait là encore d'une aventure à suspense, mais il y avait du nouveau. D'abord, le héros et l'héroïne, protagonistes obligés de ce genre de récit, avaient disparu, remplacés par Souris et Ciaran, des personnages aussi crédibles que l'était le paysage extraterrestre. Habitué des robots, la puissance et l'étrangeté de ses androïdes m'ont par ailleurs frappé. Une fois la nouvelle terminée, j'ai secoué la tête, ébahi, et dit : « Hé ! Cette fille écrit drôlement bien ! »

« *The Veil of Astellar* » m'a tout autant étonné. Cette histoire sombre, entêtante, d'un homme qui trahit son peuple pour l'amour d'une extraterrestre m'a paru, et me paraît encore, d'une grande force. J'ai toujours cru que le personnage principal s'inspirait d'Humphrey Bogart. Même si Leigh refuse de le confirmer, je sais qu'il lui inspirait une grande admiration. Chaque fois que je relis ce texte, je crois réentendre cet inoubliable timbre feutré en voix off.

Coïncidence, peu après « *Astellar* », Howard Hawks a engagé Leigh afin d'écrire *Le Grand sommeil*, avec le couple Bogart-Bacall, aux côtés de William Faulkner en personne. Elle allait passer deux ans à Hollywood et travailler sur divers scénarios.

Mais à mon retour en Californie, durant l'été 1946, une grève paralysait l'industrie du cinéma. Aussi, après notre mariage en fin d'année, Leigh a renoué avec ses premières amours, la S.-F., Mars et Vénus, pour créer son plus célèbre personnage : le grand, l'indompté Eric John Stark, ce fabuleux Terrien élevé sur la redoutable Mercure, dont les aventures devaient l'occuper durant de nombreuses années et la conduire jusqu'au cycle de Skaith.

Un des premiers récits plongeait Stark au cœur de la Vénus de Brackett. « *Magicienne de Vénus* » reste pour moi l'un des plus beaux de la série. Un héros tout juste sorti de la sauvagerie y affronte des oligarques démoniaques, les Lhari, qui règnent sur l'extraordinaire paysage vénusien. Les scènes dans les profondeurs de l'océan gazeux qu'est la mer Pourpre débouchent sur un conflit... et un échec.

Il s'agit bien d'un thème récurrent dans l'œuvre de Leigh Brackett : l'homme fort et sa quête de l'inaccessible rêve qui, une fois obtenu, se dissout en fumée. Du personnage de « *The Veil of Astellar* » jusqu'au Jim Beckwourth de son superbe roman historique *Follow the free wind*, chacun de ses héros poursuit un objectif qui restera juste hors de portée,

même si l'échec ne constitue pas tout à fait un fiasco. Avec son impossible quête du Feu lunaire sur les mers étranges de Vénus, « *La Lune disparue* »³ participe de cette thématique, tout comme « *Shannach — the Last* », qui inspire une étrange sympathie pour l'extraterrestre inhumain dont la défaite ultime représente une victoire.

A chaque planète, Leigh a bâti un nouveau décor, et même s'il manque à Mercure la beauté luxuriante de Vénus ou la lugubre froideur de l'antique Mars, sa création se pare d'une autorité incontestable. La nature y est l'ennemi, redoutable. A l'époque, pour écrire, on se nourrissait des hypothèses formulées par les savants et les astronomes. Ils nous décrivaient Mercure comme gardant toujours une face exposée au Soleil, et l'autre tournée vers le vide interstellaire. Entre ces deux extrêmes d'une chaleur atroce et d'un froid persistant, passait une Ceinture Crépusculaire où se succédaient les aubes et les couchants, du fait de l'oscillation du globe, et où toute vie avait dû se réfugier. Aujourd'hui, ces théories sont battues en brèche par l'observation scientifique moderne, mais je crois que cela n'enlève rien à la validité et à la splendeur du monde conçu par Leigh, dont les montagnes colossales jaillissent littéralement au-delà des cieux, dont les vallées perdues encaissées entre ces murs se voient balayées par d'effroyables tempêtes et ensevelies sous les chutes de pierre soudaines, où la vie n'est qu'un phénomène rare sans cesse en butte à la chaleur et au froid, à la soif et aux privations : un bel avant-poste de l'Enfer. Il s'agit là du monde qui a engendré Eric John Stark, mais elle l'a réutilisé pour d'autres récits, dont « *Shannach* » est le meilleur.

Avant de clore sa série d'explorations spatiales pour recentrer ses écrits sur la Terre, Leigh Brackett a livré sa dernière nouvelle martienne, l'une des plus belles, des plus poignantes, « *Les Derniers jours de Shandakor* »⁴. C'est une somme, un résumé de sa vision de Mars. Les vieilles gloires s'estompent, disparaissent ; les rêveurs de Shandakor, évoquant telles des ombres les souvenirs des légendes anciennes, font sans doute écho à l'adieu de Leigh qui prenait congé avec tristesse de ce monde merveilleux forgé à partir de ses visions d'enfant, de ses lectures de Burroughs sur la plage californienne.

³ In *Océans de Vénus*, Temps Futurs, 1981.

⁴ In *Le Grand livre de Mars*, Le Béliat', 2008.

Ce retour à l'inspiration terrienne a engendré le plus majestueux de ses romans, *Le Recommencement*⁵, un tableau prophétique d'un monde post-atomique qui atteint presque désormais au rang de classique⁶. Elle a trouvé l'inspiration dans la commune de Kinsman (Ohio) où elle vit six mois sur douze (l'autre moitié de l'année, elle réside dans le désert de Californie). Dès sa première visite en Ohio, la vie simple et fruste des Amish au sein de la civilisation l'a fascinée. Si notre monde actuel venait à disparaître, leur mode d'existence ne préfigurerait-il pas la seule adaptation possible à un univers non-mécanique ? Voilà le point de départ.

J'ai toujours admiré l'aisance avec laquelle Leigh savait passer d'un genre littéraire à l'autre. En dix-huit mois, sur 1956 et 1957, elle a écrit *Le Recommencement* et deux romans policiers : *Sonnez les cloches*⁷, dont on a tiré plus tard un film avec Alan Ladd⁸, et *An Eye for an eye*, qui a servi de base à la série TV *Markham*⁹.

A la fin de cette période, elle a regagné Hollywood et retrouvé son réalisateur favori, Howard Hawks, pour qui elle allait écrire *Rio Bravo*, premier film d'une série d'épopées destinées à John Wayne, avant *Hatari !*, une histoire de brousse africaine, *El Dorado* et *Rio Lobo*, deux westerns célèbres. Je me souviens d'une dispute qui l'a opposée à Hawks et Wayne pour *El Dorado*. Ces deux derniers voulaient y faire le remake d'une scène déjà tournée dans *Rio Bravo* ; Leigh s'y opposait. « Pourquoi ne pas la reprendre ? » demandait Howard Hawks, et le Duke surenchérisait : « Si ça a marché la première fois, ça marchera la seconde. » Leigh racontait : « Moi, je la trouvais trop copiée sur l'autre, mais j'ai dû m'avouer vaincue devant un tel tir groupé, alors j'ai ravalé ma fierté et réécrit la scène. »

Au fil des ans, elle a continué de fournir diverses adaptations pour Hollywood. L'une des plus récentes concerne le roman de Raymond

⁵ Opta, « CLA » n°63, 1976.

⁶ Son inclusion en 2012 dans un des deux volumes sur la S.-F. des années 50 de la Library of America (notre « Pléiade », si on veut) ne laisse plus de doute sur son statut : il y côtoie Planète à gogos, de Pohl, Les plus qu'humains, de Sturgeon, et L'homme qui rétrécit, de Matheson.

⁷ Gallimard, « Série noire » n° 406, 1957.

⁸ *Lutte sans merci*, Philip Leacock, 1962.

⁹ Deux saisons (59 épisodes au total), en 1959 et 1960, sur la chaîne CBS.

Chandler, *Sur un air de navaja*¹⁰. Après avoir lu son scénario du *Grand sommeil*, qui remontait à plus de vingt-cinq ans, le producteur a estimé qu'il n'y avait pas mieux que Leigh Brackett pour dépeindre Philip Marlowe. Elle est allée à Londres en avion par deux fois afin d'assister à des réunions, puis elle a rédigé le script ici, dans notre ferme de l'Ohio.

Mais, entre deux films, elle retournait toujours à la S.-F. Une grève des scénaristes lui a offert des loisirs inespérés et l'opportunité de renouer avec son héros favori, Eric John Stark : *L'Etoile Rousse*, *Les Chiens de Skaith* et *Les Pillards de Skaith* ont permis à ce dernier d'aborder une autre galaxie et d'échapper aux étroites limitations de notre système solaire ; les Mars et Vénus d'antan ont laissé place à la superbe Skaith.

Je me dois de mentionner que Leigh possède bien d'autres compétences. Après avoir obtenu ses diplômes en Californie, elle a aussitôt trouvé du travail en tant que professeur d'art dramatique et de natation, deux domaines où elle excellait. Même aujourd'hui, elle reste une véritable championne de nage. Et est-ce trahir un secret d'avouer qu'elle a toujours regretté sa vocation manquée d'actrice ?

Elle allait devoir démontrer d'autres talents après notre installation dans le Middle West. L'été 1949, on était partis en voyage vers l'Est avec Henry Kuttner et C. L. Moore, deux de nos plus vieux amis, précurseurs du mariage-entre-auteurs-de-S.-F. J'ai toujours plaisir à évoquer ce périple merveilleux et inattendu, avec ses moments invraisemblables, tel celui où Henry est tombé nez à nez avec un éléphant... au cœur de l'Iowa.

De retour dans la région, en 1950, on a décidé d'y acheter une maison, une petite ferme ancienne typique de l'Ohio. Construite en 1819, elle se situait non loin de Kinsman, localité très « Nouvelle-Angleterre ». On ignorait qu'on venait aussi d'acquérir un bon paquet de soucis. Laisse à l'abandon durant des années, la maison ne possédait pas l'électricité ; quant à son alimentation en eau, elle dépendait d'un vieux puits de pierre qui remontait à la Guerre de Sécession.

Comme bien des jeunes d'aujourd'hui, on a entrepris de restaurer cette ruine et de vivre à la dure. Dans la cour, les mauvaises herbes, qui atteignaient un mètre de haut, avaient tout envahi. Leigh a acheté au village une faux gigantesque, aussi grande qu'elle. Et je nous revois encore — moi à ma table de travail, l'observant, et elle, solidement

¹⁰ Réalisé par Robert Altman en 1973, ce film, avec Elliott Gould, est sorti en France sous le titre *Le Privé*.

campée sur ses jambes, au milieu de cette jungle, à balancer sa faux. Par quel miracle, n'ayant jamais manié une telle arme auparavant, ne fauchait-elle pas ses propres chevilles ?

Ce n'était qu'un début. Au fil d'années d'efforts qui nous ont vu transformer une relique du passé en lieu vaguement habitable, Leigh s'est affairée à diverses tâches : charrier d'énormes pierres dans le jardin, poser parquets et lambris, et même, au moins une fois, fixer les nouvelles tuiles du toit. Entre deux chantiers, pour le plaisir, on courait les bois, faisant ample provision de mûres et de framboises sauvages. Le soir, elle préparait les confitures et les gâteaux. Et le lendemain, tout aussi naturellement, elle revenait à la machine à écrire...

Au début de l'hiver 1966, on rentrait d'Hollywood, où elle venait d'achever le script d'*El Dorado*, et on allait repartir pour un grand voyage prévu de longue date qui devait nous conduire en Egypte, en Perse et au Moyen-Orient. Or, au début du printemps, Leigh avait planté des navets qu'il fallait déterrer avant les gelées. Je nous revois encore essayer, avec nos pelles et nos fourches, de retirer ces maudits navets qui, pris dans la boue, semblaient inamovibles — plus on s'escrimait, plus on s'enfonçait dans cette gadoue. Je me souviens avoir marmonné : « Drôle d'interlude entre Hollywood et l'Égypte. » Et ma Leigh de répondre : « Ce sont de bons navets, il faut les mettre à l'abri avant notre départ », avant de continuer à creuser...

La seule activité de plein air qu'elle boycotte, c'est la chasse. Je m'étais offert un magnifique Sako .222, idéal pour tirer les marmottes qui creusaient des trous à tous les coins de notre prairie. Quand j'ai voulu m'en servir, je me suis heurté à une forte opposition de la part de Leigh. Elle avait pris l'habitude d'observer les petites bestioles par la fenêtre chaque fois qu'elle levait les yeux de sa machine à écrire. Elle les considérait comme de véritables animaux familiers. Pourquoi les tuer, alors ? Inutile d'ajouter que mon fusil de haut vol, avec sa magnifique lunette d'approche, est resté dans son étui.

On croirait que, pour deux écrivains professionnels, se marier et cohabiter pourrait engendrer de multiples problèmes, mais non. Chacun, sachant d'expérience qu'écrire peut être difficile, respecte les habitudes de son conjoint. Que l'un s'enferme avec sa machine, et pour rien au monde l'autre ne le dérangera.

On m'a souvent demandé pourquoi on n'avait jamais écrit en commun. Bon, il y a eu diverses collaborations, certes officieuses, mais ce n'est que récemment qu'on a passé une alliance pour participer à l'anthologie que prévoit Harlan Ellison sous le titre de *Last Dangerous Visions*. On a choisi de mettre chacun en scène nos héros favoris : pour Leigh, bien sûr, Eric John Stark, et pour moi les Rois des Étoiles, cette

fastueuse bande d'aventuriers du futur lointain que j'ai dépeints voici bien des années. On a ainsi écrit « *Stark et les Rois des étoiles* », qui paraîtra l'an prochain¹¹.

On a vite constaté, en travaillant ensemble, que nos méthodes différaient du tout au tout. Je démarre par un synopsis ; à ma grande surprise, quand j'ai demandé : « Où est ton intrigue ? », Leigh m'a répondu : « Il n'y en a pas... Je me contente d'entamer la première page et de laisser venir. » Pour moi, c'est du pur délire, mais avec elle, ça semblait marcher assez bien.

On ne lit jamais l'œuvre de l'autre avant qu'elle ne soit finie. Sinon, les suggestions ou les critiques, aussi fondées soient-elles, jettent à bas toutes les idées qu'on a pu avoir. On se retrouve perdu et l'histoire se dissout dans un brouillard d'idées contradictoires avant même que d'être rédigée.

Cette règle a connu une seule exception. En écrivant *Follow the free wind*, Leigh éprouvait une certaine anxiété à l'égard de mes réactions. Elle savait que Jim Beckwourth, le vaillant mulâtre parti dans l'Ouest et devenu l'un des plus grands explorateurs et trappeurs de son époque, était un de mes héros. Elle craignait que je prenne ombrage du portrait qu'elle en traçait. Aussi, après avoir terminé chaque section du livre, elle me la donnait à lire. Et j'ai répondu tout du long : « Parfait. Continue comme ça. »

J'ai débuté dans la profession une douzaine d'années avant Leigh, et pourtant je dois reconnaître ma dette envers elle, car j'ai beaucoup appris à son contact. J'écrivais à toute allure et mes récits abondaient en passages rédigés à la hâte. J'ai vite découvert qu'avoir chez soi son critique personnel réfrénait radicalement toutes velléités de bâclage.

Et elle était la plus attentionnée des critiques. Quand je lui donnais une nouvelle à lire, je savais que si ses commentaires étaient enthousiastes, ça allait. Si c'était un peu moins bon, jamais elle n'aurait dit : « Ça ne va pas. » Je la voyais froncer les sourcils tout en cherchant ses mots avec soin. « Je trouve que tu as bien réussi tel ou tel personnage secondaire. » Rien sur le fait que le reste était à jeter, mais le message

¹¹ En réalité, l'anthologie d'Ellison, véritable serpent de mer, reste inédite à ce jour, et le fameux récit en collaboration du couple Brackett-Hamilton, que vous pouvez bien entendu lire dans ces pages, n'a paru qu'en 2005 aux USA.

passait. Et chaque fois que je m'attirais une de ces remarques gentilles et prudentes, je recommençais à zéro.

Mon style en a bénéficié, après toutes ces années de production effrénée à destination des *pulps*. Je crois, et d'autres personnes me l'ont assuré, que mon travail a évolué dans le bon sens. De ça — et d'un bon million d'autres choses —, je veux la remercier.

Kinsman, Ohio

7 juillet 1976¹²

¹² Soit sept mois avant le décès d'Edmond Hamilton, survenu le 1er février 1977.

Lorelei de la Brume rouge

(avec Ray Bradbury)



LES DETECTIVES DE LA COMPAGNIE étaient malins. Très malins. Hugh Starke commençait à redouter de ne pas s'en tirer, cette fois.

Son corps mince et nerveux courbé sur les commandes, il tirait du Kallman toute la puissance possible. Le ciel brûlant de la nuit vénusienne passa derrière les hublots en draperies pourpres déchiquetées. Starke ne savait plus très bien où il était. Vénus restait une planète frontière et une énigme, sauf pour les Vénusiens, qui ne communiquaient aucune carte. Il savait qu'il frôlait dangereusement les monts des Nuages blancs — l'épine dorsale du monde atteignait la stratosphère et, piège magnétique, cachait Dieu seul savait quoi, si tant est qu'Il sache seulement quelque chose.

S'il ne franchissait pas cette chaîne de pics abrupts, c'en serait fini : il mourrait sous le feu de la Police spéciale des Mines Terro-Vénusiennes ou croupirait à perpétuité au fond d'une prison lunaire en qualité de récidiviste.

Il décida de risquer les monts.

Quoi qu'il advienne, il avait réussi le plus beau coup en solitaire dans les annales du crime : le vaisseau transportant la paie des Mines T-V — près d'un million de crédits. Il serra entre ses pieds le coffre métallique et sourit. Il se passerait longtemps avant qu'on égale cet exploit.

Ses indicateurs de masses frémissaient. Ombre pourpre dans le ciel devant lui, les monts des Nuages blancs se dressaient tel un mur. Starke vérifia les positions des vaisseaux lancés à sa poursuite. Impossible de se faufiler entre eux. « Bon, tant pis », dit-il d'un ton égal avant de lancer le Kallman en chandelle dans le ciel bleu profond.

Il ne garda que de vagues souvenirs de la suite. De folles interférences magnétiques, un danger permanent sur Vénus, rendaient ses instruments inutiles. Pilotant au petit bonheur, il passa — contrairement à ses poursuivants. Il était libre, avec un million de crédits dans son escarcelle.

Loin en bas, dans les ténèbres vierges, il vit sur la nuit un ovale écarlate et terne telle l'empreinte d'un pouce sanglant. Le Kallman piqua vers cette tache. Des flammèches bleues parcoururent le tableau de bord,

les allumeurs des réacteurs lâchèrent, puis il n'y eut plus que la plainte de l'air contre la coque du vaisseau en perdition.

Hugh Starke attendit, immobile.

Avant même de lever les paupières, il comprit qu'il se mourait. Sans rien sentir, ni éprouver une quelconque douleur, il le savait. Une part de lui-même avait largué les amarres. Il était là, mais détaché.

Il ouvrit les yeux sur un plafond — très haut, très loin, de pierre noire veinée de rouge éteint et d'ambre, qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Comme sa tête penchait vers la droite, il laissa son regard suivre cette pente. Dans la pénombre, il discerna, mal, des draperies, toujours cette pierre noire, et trois hautes arches qui donnaient sur un balcon devant lequel s'abîmait un ciel bouché par une brume écarlate. En contrebas, sous ce voile, il y avait une barre de falaises floues depuis laquelle s'étirait un océan qui n'était pas composé d'eau et qu'aucune vague ne brassait, mais qu'il se voyait mal appeler autrement. Au tréfonds de ce fluide, un feu brasillait, générant cet étrange brouillard rouge ; des boules de flammes colériques sous la surface plane dardaient à l'entour des cercles concentriques d'étincelles.

Il ferma les yeux, fronça les sourcils, remua la tête, sentit de la fourrure contre sa peau. Entre ses paupières mi-closes, il constata qu'il reposait sur un lit haut paré de soieries et de fourrures douces. Il se réjouit que son corps lui demeure dissimulé. Peu importait : il n'avait rien d'exceptionnel et ne lui servirait plus. Mais Starke y était habitué et ne tenait pas à le voir maintenant, dans l'état où ce réceptacle de chair ne pouvait qu'être.

Il regarda au pied du lit et avisa la femme.

Installée dans un massif fauteuil sculpté recouvert d'une somptueuse fourrure blanche pareille à une coulée de neige, elle le contemplait. Souriante, elle lui permit de poursuivre son observation. Un pouls faible se mit à battre sous la mâchoire de l'homme.

Grande, lisse, des courbes orgueilleuses, elle portait un tabard en soie gris pâle retenu par une ceinture enchâssée de pierres précieuses, mais ce n'était là qu'un ornement. Son visage étroit, finement ciselé, secret, semblait ironique. Ses lèvres, ses yeux, ses cheveux étaient tous de la même nuance aigue-marine pâlotte.

Elle avait la peau blanche, sans la moindre trace de rose. Ses épaules, ses bras, ses cuisses longues, ses aréoles vert pâle se poudraient de minuscules particules brillantes telles du diamant pulvérisé. Elle étincelait, féérique, contre la fourrure neigeuse. Une créature d'écume, de clair de lune, d'eau transparente. Ses yeux ne quittaient pas les siens ; ce

n'étaient pas des yeux humains, mais il savait l'effet qu'ils auraient eu sur lui si son corps avait encore vécu.

Il voulut parler, n'eut pas la force de remuer la langue. La femme se pencha. Comme en réponse à un signal, quatre hommes sortirent de l'ombre des murs drapés de tapisseries. Dotés des mêmes yeux étranges et pâles que la troublante créature, ils lui ressemblaient.

Elle dit, dans un Haut Vénusien aux syllabes liquides : « Ton corps agonise. Mais toi, tu ne mourras pas. À présent, tu vas dormir. Tu t'éveilleras dans un corps inconnu, en un lieu inconnu. N'aie crainte. Mon esprit appuiera le tien. Il te guidera. N'aie crainte. Je ne peux rien t'expliquer pour l'heure, le temps manque, mais nous nous retrouverons... »

Telles de minuscules rivières coulant par les canaux oculaires de Starke, les yeux de la femme répandirent une verte et fraîche quiétude au sein des méandres torturés de son cerveau. L'homme se détendit. Son moi flottait sur les deux rivières qui devinrent un fleuve unique dans lequel son ego, son esprit, son identité disparurent.

Il mit longtemps à reprendre conscience. Il lui semblait qu'on l'avait secoué au point de le mettre en miettes. Et son instinct lui disait combien, dès qu'il s'éveillerait, il le regretterait. Il s'attacha donc à rassembler les morceaux épars.

Il se rappelait son nom : Hugh Starke. Il se rappelait l'astéroïde minier sur lequel il était né et la prison lunaire où il avait failli mourir — il n'y avait guère de différence entre les deux. Il se rappelait son visage ornant une bonne moitié des tableaux d'affichage de Mercure à la Ceinture. Il se rappelait la façon dont les bulletins télévisés parlaient de lui, des histoires bonnes à effrayer les enfants. Et son premier crime de sang : d'un bras armé d'une clé à molette, un gamin de dix-huit ans fendait le crâne de l'adulte qui tentait de lui dérober sa nourriture...

Le reste revint vite. Le coup des Mines T-V, la fuite qui avait échoué, les monts des Nuages blancs, l'accident...

La femme.

Le déclic. Son cerveau fit un bond. Une réalité nouvelle le submergea. Il resta allongé, immobile, les yeux fermés. Son esprit s'accrochait à l'image de la créature étincelante, au son de sa voix disant : *Tu ne mourras pas, tu t'éveilleras dans un corps inconnu, n'aie crainte...*

Il avait pourtant peur. La chair de poule envahit sa peau glacée. Son estomac se serra. Sa peau ? Son estomac ? En fait, il se sentait engoncé dans ce corps comme dans un manteau pas encore fait aux épaules de son porteur...

Il entrouvrit les yeux avec précaution.

Il vit un corps étendu sur le flanc, dans de la paille sale. Ce corps lui appartenait : il sentait les rugosités de la paille et les piqûres des bestioles qui rampaient, se repaissaient puis repartaient à ramper.

Svelte, musclé, il en imposait beaucoup plus que l'ancien. Ce corps n'avait pas crié famine durant ses premières vingt années. Il était nu. Le climat et la violence l'avaient marqué, laissant des cicatrices blanches sur l'épiderme bronzé, mais rien ne paraissait manquer. Il y avait des poils noirs sur sa poitrine, ses cuisses, ses avant-bras. Les mains, longues et musclées, semblaient aptes à tuer.

Le corps était humain. Tant mieux. Il aurait pu être bien d'autres choses auxquelles son snobisme racial déniait cette qualité. Telle l'étincelante créature inconnue qui souriait de ses étranges lèvres pâles.

Il referma les yeux.

Le moi intangible de Hugh Starke reposait, englouti dans l'obscurité du réceptacle étranger qu'était son corps ; replié sur lui-même, muet, il attendait. Noire panthère allant sans bruit, la panique montait en lui. Elle tournait autour de son ego recroquevillé, le reniflait, le tapotait, le poussait du museau avec de petites plaintes. Enfin, elle l'attaqua à coups de griffes, puis, vidée de son sens, l'abandonna.

Les lèvres désormais siennes dessinèrent un sourire cruel. Il avait jadis passé six mois au fond d'un cachot lunaire. Un homme capable d'endurer pareille épreuve au point de sortir sain d'esprit et debout pouvait tout supporter. Ça y compris.

Il pensa alors, un peu vexé, que la femme et ses quatre compagnons avaient dû tempérer le choc par une suggestion hypnotique. Son subconscient comprenait la transformation, l'admettait. Seul son esprit conscient éprouvait cette terreur superficielle.

Hugh Starke maudit l'inconnue avec autant d'exhaustivité que de pittoresque — en sept langues et plusieurs dialectes. Une saine rage l'envahit à l'idée qu'une fille puisse lui jouer pareil tour. *Mais je m'en tire vivant*, songea-t-il alors. *Et on ne dirait pas que j'aie perdu au change.*

Les yeux mi-clos, il considéra son nouvel univers.

Il gisait au fond d'une salle carrée en pierre que bordaient deux rangées de piliers d'un sombre bois vénusien. De longs bancs et des tables rudimentaires la meublaient. Les feux sur les foyers ronds en briques placés entre les piliers n'étaient plus que braises. La fumée montait, tachant l'or et le cuivre des boucliers accrochés aux murs et aux frontons, ternissant les lames des épées, les lances, les tapisseries, les peaux et les trophées.

Dans la salle, le silence régnait. Au dehors, quelque part, on se battait. Lourdemment, cruellement. Plutôt que de rompre le silence, ce bruit l'amplifiait.